

Le camp d'Andoy à la révolution brabançonne

Rappelons brièvement le contexte de cette révolution, ou plutôt contre-révolution, qui secoue la Belgique de 1787 à 1790. Les réformes de l'empereur Joseph II, qui balaient les institutions, suscitent une fronde populaire. Même à Wierde, le mayeur, Jean-Joseph Braibant, doit organiser des patrouilles, auxquelles d'ailleurs certains refusent de participer. Une insurrection éclate et les patriotes belges forment une armée qui parvient en octobre 1789 à refouler l'armée autrichienne dans le Luxembourg. En janvier 1790, les États-Belgiques-Unis sont proclamés, mais de fatales dissensions font rage entre insurgés. Le camp conservateur l'emporte et le congrès confie le commandement de l'armée au baron de Schoenfeldt. Le général prussien s'avance en Condroz, mais le 23 mai à Assesse, les troupes belges indisciplinées s'enfuient devant les vieux bataillons autrichiens. Les insurgés établissent alors deux camps, l'un à Bouvignes, l'autre à Andoy : 20.000 hommes s'installent dans ce que l'abbé de Feller nommera curieusement dans son Journal « le camp des saints ». Bien vite, la situation rappelle Hannibal et les plaisirs de Capoue : à Andoy, on s'installe dans l'inaction et les plaisirs. Le camp devient la promenade favorite des Namurois, des guinguettes sont installées pour restaurer et rafraîchir le bon peuple. Les officiers occupent le château, reçoivent la noblesse des environs, donnent des fêtes : même les dames chanoinesses d'Andenne viennent en visite !

Curieuse armée que celle des volontaires campant à Andoy ! L'auteur anonyme d'un « Mémoire de la guerre des patriotes de 1790 sur la Meuse contre les Autrichiens » en témoigne : *On a oublié, dans le cours de ce mémoire de parler de la manière dont les volontaires villageois ont fait leur campagne. Le fait paraît trop singulier pour être passé sous silence. Beaucoup de villages avaient envoyé avec ses paysans, un curé pour les conduire. Ils avaient en lui toute confiance, avec lui ils se croyaient invincibles. Quoiqu'ils eussent des chefs ou officiers, ils n'obéissaient qu'à leurs prêtres. Leurs habits étaient de différentes couleurs, tous avec des parements rouges. Leurs officiers avaient un uniforme et portaient une cocarde patriotique, rouge, jaune et noire. Ils étaient partis de chaque village avec des chariots remplis de jambons, de saucisses, de lard, de pain, etc. et de tentes, dont chacune, n'étant qu'une grande toile tendue, pouvait contenir jusqu'à 90 hommes ; le nombre de ces chariots était très considérable. Les hommes de chaque district étaient commandés aussi par un seigneur du dit district et chaque district était composé d'un certain nombre de villages.*

Toute l'armée patriote ne reste pas inactive : les fameux « Canaris » de Dumonceau, ainsi nommés pour leurs habits jaunes à parement noirs, se distinguent dans la région de Dinant. Le 12 août 1790, dans ce qu'on nomme le camp de Wierde, le capitaine de Leuze prononce un discours célébrant l'action de Sollières, où s'est distingué le lieutenant Noirsain : enveloppé par soixante cavaliers et deux mille fantassins autrichiens, il a traversé les lignes ennemis le sabre à la main, ne perdant que neuf hommes ⁹⁸ ! Le lendemain, vers minuit, un avant-poste est attaqué près de Mont-Sainte-Marie : huit coups de fusil sont tirés.

Le Congrès, cependant, s'impatiente. Le 18 septembre, une délégation vient à Andoy et l'on décide de reprendre l'offensive. Une colonne avance sur Marche, l'autre sur Rochefort ; l'aile gauche échoue, mais la droite remporte quelque succès : Koehler, le général-major récemment nommé par le Congrès, la mène et emporte Anseremme. Mais voilà que l'explosion d'un caisson de poudre sème la panique : de toutes parts, on se replie. En octobre, on discute des propositions des Puissances. À Andoy, les militaires sont d'avis d'accepter, au contraire des civils. Finalement, le 22 novembre, Schoenfeldt se replie sur Namur et il faut licencier cette armée de paysans que les curés comme *autrefois les missionnaires du Paraguay, devaient conduire à la victoire plutôt qu'au combat.*

Où donc ce camp retranché se trouvait-il ? Il formait un quadrilatère de neuf hectares dans le bas de la propriété du château d'Andoy, à hauteur de l'actuel terrain de football. Des vestiges importants, murs et tranchées ont subsisté longtemps et ont même été utilisés pendant les deux guerres mondiales. En 1914, de nouvelles tranchées ont été creusées derrière la haie du parc, et en 1940, les fossés du XVIII^e siècle ont été utilisés comme boyaux de tir ; comme le château et le parc devaient être intégrés dans la ligne de défense de Namur, les lieux ont été bouleversés, avec notamment la mise en place d'une barrière antichar en bordure du parc, la pose d'abattis et de champs de mine, et surtout la construction d'un fortin en béton armé, qui existe toujours. La construction de l'autoroute a évidemment achevé de bouleverser les vestiges.